Can. Le murmure charmant.
Pam.

LE
MURMURE CHARMANT.

RECUEIL

DE

CHANSONS

Canadiennes et Françaises.



MONTREAL.

1879.


A MARI
USQUE
AD MARE

RECUEIL

DE

CHANSONS.

BEAU CANADA.

CHANSONNETTE.

O Canada ! beau pays, ma patrie,
Toi qui grandit sous l'ombre de la croix,
Tu peux braver la colère et l'envie,
En t'appuyant sur l'honneur et tes droits ;
Tu peux sans crainte adorer ta bannière,
Ton fier drapeau signe le carillon,
Va ne crains rien et poursuis ta carrière
En invoquant ton auguste patron.

En ce grand jour où célébrons ta fête,
Mêlant nos chants et nos accords joyeux,
Et pensons bien quand le péril s'apprête,
De nous montrer dignes de nos adieux,
Dans le combat sous la nistre bannière,
Ou triomphant du vin rouge étranger,
Comme en portant la tête haute et fière,
Car nous vaincrons à l'heure du danger.

Te souviens-tu de ce jour de bataille,
Tes braves fils en combattant périrent,
L'audace affront bravé par les mitrailles,
En s'écriant la victoire ou mourir.
Qui donc voudrait, lorsque le canon gronde
Taxer ses fils de timides guerriers,
Ce que je dis dans ce nouveau monde
C'est conqueris par des nobles guerriers.

LOIN DE TOI.

ROMANCE.

Le jour bien souvent dans nos bois
Hélas ! le cœur plein de souffrance,
Je cherche ta si douce voix
Mais tout se tait, tout est silence [*ter.*]
Oh ! loin de toi, de toi que j'aime,
Dans les ennuis, ô mes amours,
Dans les regrets, douleur extrême,
Loin de toi je passe mes jours. [*bis.*]

Te souvient-il lorsque le soir,
L'oiseau chantait dans la ramée
Notre bonheur, mon doux espoir !
Je pressais ta main bien aimée. [*ter.*]
Oh ! loin de toi, etc.

Puisses-tu bientôt revenir
Aux lieux chéris de notre enfance,
Où confiants dans l'avenir
Nos cœurs s'ouvraient à l'espérance. [*ter.*]
Oh ! loin de toi, etc.

IL NE REVIENDRA PAS.

ROMANCE.

Il m'adorait, il m'appelait son ange,
Et pauvre enfant je ne rêvais qu'à lui.
O jour d'ivresse, ô bonheur sans mélange.
Ah ! pour jamais vos doux rêves ont fui.
Un jour hélas ; l'orgueil, ce roi du monde,
Troubla mes sens et me parla tout bas,
Je l'oubliai, l'injure fut profonde. }
Ah ! j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } *bis.*

Il était noble, et jamais plus belle âme
N'avait brûlé de cœur plus généreux,
Que je l'aimais quand son œil plein de flamme,
En m'enivrant se mirait dans mes yeux,
Longtemps je fus sa seule idolâtrie,
Longtemps il fut mon seul bien ici-bas !
Pour son pardon je donnerais ma vie, }
Mais j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } *bis.*

Sans son pardon, il faudra que je meure,
Il m'a renier en son cœur outragé,
Ah ! saura-t-il au moins que je le pleure,
Ah ! saura-t-il au moins qu'il est vengé !
S'il pouvait voir ma douleur insensée,
Un jour, peut-être, il me tendrait les bras,
Il est si bon, mais il m'a repoussée. }
Oui, j'ai brisé son cœur, il ne reviendra pas. } *bis.*

L. H. FRECHETTE.

CE QUE J'AIME.

J'aime entendre la rame
Le soir battant les flots :
L'oiseau de mer qui brame,
Le chant des matelots :
J'aime aussi la tempête,
Et la foudre et l'éclair ;
J'aime quand sur ma tête
Le feu sillonne l'air.
Mais j'aime à la folie
Une femme, un ange aux doux yeux,
Quand je la vois, j'oublie (*bis.*)
Et la terre et les cieux.

De la montagne aride
J'aime l'étroit sentier,
Dans sa course rapide
J'aime à suivre un coursier.
J'aime aussi la bataille
Le bruit guerrier d'un camp,
J'aime quand la mitraille
Sur moi passe en sifflant.
Mais, etc.

J'aime à travers la plaine
A poursuivre l'élan
Haletant sans haleine,
J'aime à le voir tombant.
J'aime quand s'en empare
La meute aux mille voix,
J'aime quand la fanfare
Retentit dans les bois.
Mais, etc.

LE FILS DE GREBOUILLE.

(Comique.)

Mon père avait de l'esprit j'espère,
Mais j'en avais beaucoup plus que lui ;
On dit toujours tel père tel fils,
Je prouve bien que le proverbe va mentir.
Ce sont ce que j'ai dans ma caboche,
La nature a doué ma foi,
Tiens, je m'en fiche plus là d'une taloche,
De là j'en suis honteux pour moi.

(Parlé). Oui je peux ben dire que j'en suis plus honteux que les garçons de chez nous, je peux rien dire et rien faire sans que nous savions que j'ai de l'esprit. Quand je bois, quand je mange, quand je m'habille, quand je me déshabille, quand je me lève, quand je me couche, de l'esprit, toujours de l'esprit. Et voilà bien ce qui prouve que..

Refrain.

C'est moi qui suis fils de Grebouille,
Mon père et moi ça me frappe au cœur ;
Il y a dans l'eau que je me mouille.
Je suis l'esprit de tout à chacun,
Je vous le dis sans être importun,
J'ai beaucoup plus d'esprit que tout à chacun.

Je fais rougir le maître d'école,
Le garde-champêtre me recevait
Le brigadier sur ma parole
Est plus honteux que précepteur,

Dame de ce que l'on prend elles ne savent dire,
Pour eux je suis un épouvantail,
Personnes ne peuvent me contredire,
Du village je tiens le gouvernail.

(Parlé). Oui c'est le mot, le gouvernail, parce que tout n'a été fait que par moi. Qui est-ce qui conduit le télégraphe électrique, et qui attache les casseroles après la queue des chats, et qui lie les vaches deux à deux par la queue? c'est moi, toujours moi. Qui est-ce qui lit les journaux du grand-père José Sans-soucis? c'est toujours moi. Voici son journal (lisant les faits divers) un savant ayant trouvé le moyen de faire du sucre de tabac; mais comme il fallait vingt arpents de sucre pour sucrer une tasse de café, il a renoncé à son projet en cas d'ajou il fut obligé de faire des meubles avec sa marchandise, et voilà bien ce qui prouve que... *Refrain.*

Je suis suruse que je me figure
Que je ne pourrai point mourir vieux,
Si je décidions la chose au sûr,
Tout le village en serait joyeux.
Mais je crois le maître en toutes choses
Je suis sûr de revenir un jour,
En oie, en âne, en bœuf, en rose,
C'est là où je ferai quelques mauvais coups.

(Parlé). J'en feront-ils de ces mauvais coups, si je reviens en oie je jetterons ma graisse sur tous les pieux habits, si je reviens en âne je jetterai dans les ruisseaux tous ceux qui m'embarqueront sur le dos, si je reviens en bœuf je ferai

cadeau de mes cornes à mes amis, si je reviens en rose je piquerons avec mes épines et j'en ferai-t-il de ces mauvais coups, mais avant tout cela il faut que je prenne une vocation ou un métier quelconque, relieur, tailleur, chauffeur, farceur, faire des pièces de calembours, des tire-bouchons, des comédies, et tout cela me vient si bien que l'entrepreneur de chez nous en est pas funeste, et voilà bien ce qui prouve que...

Refrain, etc.

LE CHEF D'ŒUVRE DE DIEU.

ROMANCE.

Dans sa bonté, quand Dieu fit la nature.
Il a donné les parfums à la fleur !
Au clair ruisseau le timide murmure,
Au papillon la riante couleur !
Il a donné les chansons aux fauvettes,
Au lion la force unie à la fierté,
Il a donné le génie aux poëtes,
Mais à la femme il donna la beauté ! [*bis.*]

Aux gais oiseaux il a donné des ailes,
L'écaille d'or aux habitants des mers,
Des pieds légers aux timides gazelles,
Aux blancs moutons le velours des prés verts.
A la vieillesse il donna l'indulgence,
A la jeunesse il donna la gaité,
Aux malheureux il donna l'espérance
Mais à la femme il donna la bonté. [*bis.*]

Il a donné, ce Dieu que l'on implore,
L'azur aux cieux, les rayons au soleil,
Au jour splendide il a donné l'aurore,
Au vert côteau le pampre au grain vermeil,
Aux noirs rochers, il a donné le lierre
L'herbe au grillon et l'espace au vautour,
A l'ange enfin il donna la prière,
Mais à la femme il a donné l'amour. (*bis.*)

LES BOSSUS.

Depuis longtemps je me suis aperçu
De l'agrément qu'on on a d'être bossu.
Polichinelle, en tous lieux si connu,
Toujours cheri, partout si bien venu,
Qu'en eût-on dit s'il n'eût été bossu ?

Loin qu'une bosse soit un embarras,
De ce paquet on fait un fort grand cas.
Quand un bossu l'est derrière et devant,
Son estomac est à l'abri du vent,
Et ses épaules sont plus chaudement.

Tous les bossus ont ordinairement
Le ton comique et beaucoup d'agrément.
Quand un bossu se montre de côté,
Il règne en lui certaine majesté,
Qu'on ne peut voir sans en être enchanté.

Si j'avais eu les trésors de Crésus,
J'aurais rempli mon palais de bossus.
On aurait vu près de moi, nuit et jour,
Tous les bossus s'empresser tour à tour
De montrer leur éminence à ma cour.

Dans mes jardins, sur un beau piédestal,
J'aurais fait mettre un Esope en métal,
Et, par mon ordre, un de mes substituts
Aurait gravé près de ses attributs :
Vive la bosse et vivent les bossus !

Concluons donc, pour aller jusqu'au bout,
Qu'avec la bosse on peut passer partout ;
Qu'un homme soit ou fantasque ou bourru,
Qu'il soit chassieux, malpropre, mal vêtu :
Il est charmant, pourvu qu'il soit bossu.

FAITE PAR UN BOSSU,
NEVEU DE SANTEUL.

LE GAMIN DE PARIS.

Le gamin de Paris est un bipède revêtu pour l'ordinaire d'une blouse et d'un grec. On le rencontre dans les carrefours, places publiques, et marchés : tantôt trottant le nez en l'air et apostrophant l'innocent tourlourou ou la vieille portière en leur criant : " Ah c'te balle !" Il est d'un naturel farceur, joueur, hableur, railleur, gouailleur, criailleur, frappeur, lichardeur, mais par dessus tout flâneur ; du reste, mauvaise tête et bon cœur.

Quand c'est lundi-soir,
Et qu' j'ai quéques sous, c'qu'est magnifique,
Voulez-vous savoir
Comment j'dépens' tout mon avoir ?
Mon premier devoir

Est d' m'échapper de la boutique :
Car not' cher bourgeois
Ne m'laiss' sortir qu'un' fois par mois.
Aussitôt parti,
J'cours au Lazari,
Ou chez la Saqui :
Là, j'suis heureux, et dans l'entr'acte,
Comme i fait ben chaud,
On s'donn' du coco'
Et l'on r'mont' bientôt
Croquant chaussons et berlingo.
Mais j'crois qu'on prend ma place :
J'bouscule l'usurpateur.
Qui m'appliqu' sur la face,
Comme on dit un' couleur !
" Coquin ! j'vois mill' chandelles !
" N'import,' que j'dis, sortons :
" Car des injures pareilles
" Ne s'lav' qu'à coups d'chaussons."

Tra deri de ris
V'la l'gamin de Paris,
I vit sans soucis
Et n'connait point de dépendance
Tra deri, de ra,
Et de c'qu'on dira
I s'en moquera,
Et puis voilà,
Dra !

Quand j'vais en loupant
Du côté du palais d'justice,
J'ai ben d'l'agrément,
Surtout quand c'est jour de cancan.

Si y a pas d'jugement
A la morgue au plus tôt j'me glisse.
J'sais qu'ça n'est pas bien :
Mais c'est la mode, alors j'y tiens :
Pendant les trois jours,
J'en ai fait d'ces tours
Aux vieux troubadours :
J'allais voler dans les gibernes :
Puis sur les canons,
Armés de bâtons,
En vain nous tombons,
Sitôt l'feu fait, nous y courons.
Mais j'vois un Suiss' qui file ;
Des furieux suiv' ses pas.
L'sauver c'est difficile.
N'import' j'saute dans ses bras.
Vainement i recule,
Un' ball' me ras' le front
Ca m'a fait un' virgule,
Mais j'crois qu'y a pas d'affront.

Tra deri de ris, etc.

Salon la saison
Chaque jeu vient à tour de rôle ;
Tantôt nous glissons ;
Tantôt à cloch' pieds nous sautons ;
Puis nous nous peignons ;
On s'poch' les yeux, rien n'est plus drôle
On s'met en lambeaux
Et not' bourgeois nous frott' les os.
Mais l'sam'di soir,
Ah ! dame, i faut voir,
Comm' sur le comptoir

En rang d'ognons brillent nos verres ;
Puis, comme au signal,
Bientôt dans l'bocal
S'insinu' l'régal,
Et quand on y est, ça n'va pas mal
Puis à mes yeux tout s'brouille
Et battant chaqu' maison
Je tombe dans un' patrouille,
Qui me jette au violon....
Mais j'crois qu'à mon oreille
On parle de voleur !
Voleur ! c'mot-là m'réveille :
Quoiqu' gamin, j'ons d'l'honneur,

Tra deri de ris, etc.

Si j'suis en retard
Je grimpe derrière un' voiture.
Comme ell' suit l'boul'vard,
Je m'endors bientôt à tout hazard ;
Mais par un pétard
Que l'cocher m'sonn' dans la figure,
J'me réveille soudain
Tout en haut du faubourg Martin.
Mais comm' j'ai d'l'argent,
Ce qu'est consolant,
Je vais lestement
Ach'ter un sou d'pomm' de terr' frites ;
Puis faisant l'grand tour,
Car j'aim' pas le plus court
J'vois tout l'mond' qui court
Vers le canal : j'trotte à mon tour.
J'entends les cris d'un' mère....
J'comprends et sans retard

Plongeant d'un' bonn' manière,
J'lui sauv' son p'tit moutard.
On parlait d'récompense !
Comm' si y avait ben d'quoi ;
En pareill' circonstance
Tout aut' eût fait comm' moi.
Tra dera de ris, etc.

Entendez-vous pas
Là-bas le plaisir qui m'appelle ?
Je vais de ce pas
Avec les aut' prend' mes ébats :
C'est qu'ça tant d'appas,
De voir les amis s'donner d'l'aile,
Qu'on peut ben flâner :
J'dirai queuque coll' pour m'excuser.
Quand je serai grand,
Ca s'ra différent ;
Dieu, quel agrément
De pouvoir agir à ma tête !
Né pour le plaisir,
A me divertir,
Flâner à plaisir
J'veux consacrer tout mon av'nir..(silence)
Mais ma pauv' vieille mère,
Qui dans le mond' n'a qu'moi,
S'rait donc dans la misère !
C'te idée-là m'glac' d'effroi....
Dans ce cœur y a pas vice :
Gugus, tu t'corrig'ras.
Ell', mourir à l'hospice !
Oh ! non, mais dans mes bras....
Tra deri de ris, etc.

PAS DE CHANCE.

CHANSONNETTE.

Enfin de faire mourir pas de chance,
Ah que c'est-il choquant,
L'autre jour j'ai voulu me pendre,
Je vais vous dire comment,
Je m'enfuis à la grange
Je me suis attaché,
La filasse fut s'étendre,
La corde a cassé.

De là je pars de suite,
Je m'enfuis chez le pharmacien,
Chercher de la poison bien vive,
De là je m'en reviens,
J'avale la dose,
Enfin de plutôt finir
Ce n'était que de l'eau de rose,
Je n'ai pas pu mourir.

De là pour mieux réussir
Je prends mon pistolet;
De moi vous allez bien rire,
Comme un vrai baignais
Je le bourre à ma manière,
Pour y moins souffrir
Je mets la balle la première,
Je n'ai pas pu mourir.

Enfin pour en finir,
Mille noms d'un tonneau,
Je m'en va à la rivière
Pour me jeter à l'eau,

Sur le pont du père Brivette,
Là je pouvais choisir,
Je me jette où c'était sèche,
Je n'ai pas pu mourir.

Enfin sur cette terre.
Il faut donc y rester ;
Pour vivre à la galère
Et vivre à la gaieté.
Si la mort vient pour me prendre
Je lui dirai sans mentir,
Il n'est plus temps de me prendre
Je ne veux plus mourir.

LES FEUILLES MORTES.

Mes jours sont condamnés ! je vais quitter la terre !
Il faut vous dire adieu, sans espoir de retour !
Vous, qui pleurez, hélas ! bel ange tutélaire,
Laissez tomber sur moi vos doux regards d'amour !
Du céleste séjour entr'ouvrez-moi les portes,
Et, du Maître Eternel pour adoucir la loi,
Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi ! } *bis.*

Oui, le premier printemps va fleurir sur ma tombe
Oui, ce jour qui m'éclaire est mon dernier soleil ;
Et des arbres jaunis chaque feuille qui tombe
Me montre du trépas le lugubre appareil !

Oui, des oiseaux du ciel les légères cohortes
Chanteront dans les airs, sans causer mon émoi!
Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi! } *bis.*

Sans vous, sans votre amour, je quitterai la vie,
Sans y rien regretter, rien qu'un séjour de deuil
Aux chagrins, aux revers ma jeunesse asservie
Voit la mort comme un phare et non comme un écueil!
Mais j'ai, par vos doux soins, des douleurs les plus fortes
Bravé les traits cruels sans trouble et sans émoi.
Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi! } *bis.*

MES VINGT ANS.

ROMANCE.

J'avais vingt ans que les yeux d'une femme.
Qu'un mot d'amour faisaient battre mon cœur,
Pour être aimé j'aurais vendu mon âme
Et de mon sang j'eus payé mon bonheur.
Je vous trouvais, mes dames, toutes belles,
Je confondais l'automne et le printemps.
Je vous croyais aussi toutes fidèles,
Que je voudrais avoir encor vingt ans! } *bis*

Les femmes sont changeantes comme l'onde,
Quand je l'appris je n'avais plus vingt ans ;
Je fus trompé par la brune et la blonde,
Un rien, un souffle emporte leurs serments.
Pauvre insensé, qui voyais dans mes songes
Des amours purs, des cœurs toujours constants.
Serments d'amour, hélas ! sont des mensonges, } *bis*
Que je voudrais avoir encor vingt ans !

De la beauté je chantais les louanges,
J'avais vingt ans, je les chante toujours ;
Mais si je crus n'adorer que des anges,
Maintenant j'aime et chante les amours.
Tous comptes faits, oui, vous êtes aimantes,
Et vos attraits sont toujours séduisants....
Plus je vieillis, plus je vous vois charmantes, } *bis*
Que je voudrais avoir toujours vingt ans !

MON JEUNE AGE.

Le temps de mon jeune âge,
Ces jours si longtemps disparu,
L'objet de ma tendresse
Je ne la reverrai plus.

Refrain.

Voilà que j'arrive à la France,
Mon vaisseau fais diligence,
A chaque flanc qui avance
Me conduise au bonheur,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Ah, ah, ah, ah, ah, ah,
Me conduise au bonheur.

Je vais aller voir ma mère,
Ma mère que j'aimais tant,
Ma mère toujours pleine de charme
Je lui dis en l'embrassant. *Refrain.*

On bois, on rit, on chante
Au retour du voyageur,
Un peu de connaissance
Qui réjouit son cœur. *Refrain.*

LE SORT MALHEUREUX.

Air connu.

Je plains mon sort malheureux,
C'est de m'être abandonné au jeu,
J'ai dépensé tout mon argent
Je n'ai plus qu'un sou valant,
J'ai dépensé dans une nuit
Oui, jusqu'à mes habits.

Me voilà rendu à Rouen,
Je n'ai plus d'habits ni d'argent ;
Ma maîtresse m'a conseillé
De m'habiller en papier,
Disant que je pourrais gagner
Quelques habits argentés.

Je me suis gravé dans l'esprit,
Ce que ma maîtresse m'avait dit,
J'ai composé une chanson
Sur un agréable ton,
Je me suis fait habiller
Proprement en papier.

Me voilà habillé légèrement
Je ne crains que le mauvais temps,
Je ne redoute pas le chaud,
Mais je redouterai bien l'eau,
Aussitôt qu'il va m'en tomber,
Mes habits vont percer.

Et l'ennemi m'a rencontré,
Un plein seau d'eau il m'a jeté,
Cher ennemi, cher ennemi,
L'eau qui m'a été défendu,
Tu as gâté tout mon habit
Tu en seras puni.

QUEL GAMIN D'ENFANT.

Ma voisine, j'suis chagrine
D'mon coquin de garçon,
Tous les jours j'lui donn' discipline
Ah ! c'est un vrai démon.
Quand j'lui tombe sur la carcasse,
Je l'tape sans faire semblant,
Par derrière il m'fait la grimace.
Oh ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

Le matin quand j'me lève
J'ons le cœur tout sans su d'sous
J'envoie mon garçon à la grève
M'chercher d'l'eau vie pour quat'sous.
Il est trois quarts d'heure en route,
Et puis en s'en r'venant
Il m'lampe la moitié d'ma goutte,
Oh ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

Si j'le r'prends quand il s'écarte,
Il fait l'étonné ;
Il m'dit que j' perds la carte,
Et m'fait un pied d'nez
S'il rencontre un camarade,
A coup d'poing pi, pam, pam,
Il lui met l'nez en marmalade
Ah ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

C'est un pur esprit fantasque
C'est un vrai lutin ;
Il trait' son père de vieux masque,
Son frère, de grand pantin,
Il dit que je suis une pie,
Ah ! quel insolent !
Il trait' sa grand'sœur de toupie !
Oh ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

L'autre jour à la Villette,
Après la chaleur,
Il s'en va chez onc' Bivette
Qui est maître tailleur.
Il achète pour deux sous d'cerises
Et v'là qu'en s'en r'venant,
Il s'roule dans sa marchandise,
Ah ! quel gamin d'enfant ! (*bis.*)

Enfin de toutes les manières,
Je n'lui vois que défauts,
Il suce la rinçure des verres,
Il ronge les os
C'est un tapageur colère
Ivrogne, fainéant !
C'est ben tout l'portrait de son père !
Ah ! quel gamin d'enfant. (*bis.*)

JE GARDE MA FOI.

AIR :—*Ah ! Que l'Amour, etc.*

Moi t'oublier, est-il en ma puissance ?
Effort cruel qu'on exige de moi !
Si tu le veux, le Repos, l'Espérance,
Je perdrai tout, mais je garde ma foi.

Je t'oublierai, quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir ;
Je t'oublierai, quand la rose vermeille
Re[illegible]era le baiser du zéphir.

Je t'oublierai, quand la biche timide
Viendra s'offrir au chien qui la poursuit;
Je t'oublierai, quand le torrent rapide
Remontera vers la source qui fuit.

Ah ! laisse-moi le plaisir de mes larmes ;
Est-il un bien qui vaille ma douleur ?
J'aime ma peine, elle a pour moi des charmes,
Puisque c'est toi qui fais couler mes pleurs.

ZOZO.

Je suis Zozo, par mes actions comiques,
J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans.
Je suis le fils de mon seul père unique
Et pour le sûr aussi ben de mouman.
Un jour la nuit, cette pauvre Valère
Tomba malade, mon pèr' me dit : " Zozo,
Va t'en chercher du bouillon pour ta mère
Qu'est ben malad', là bas dans un p'tit pot." } *bis*

Vite j'm'en fus chez mon tonton Licornes,
" Ah ! ça, que j'dis, tonton dépêchez-vous,
Mettez l'chapeau sur vot' tête à trois cornes,
Et fait's ensuite un saut de plus chez nous."
La pauvr' bonn' femm' que l'on croyait perdue
De tous côtés on venait pour la voir ;
En déjeunant on mangea d'la mourue } *bis*
En compagnie, qu'était bouillie du soir. }

Mais v'là t'y pas que par ma maladresse
Je chavirai les assiett's et les plats.
Je fis un' tache à ma veste de graisse,
Et mes culottes de ma jambe de drap,
Et sur les bas, que mon grand' pèr' de laine
M'avait donnés avant de mourir violet
Le pauvre bonhomme est mort d'une migraine
Tenant un' cuiss' dans sa bouch' de poulet,"

LA SAVOYARDE.

AIR :—*Connu.*

Tu vas quitter notre montagne,
Pour t'en aller bien loin hélas !
Et moi, ta mère et ta compagne,
Je ne pourrai guider tes pas !
L'enfant que le ciel vous envoie,
Vous le gardez, gens de Paris ;
Nous, pauvres mères de Savoie,
Nous le chassons loin du pays.
En lui disant : Adieu !
A la grâce de Dieu !
Adieu ! à la grâce de Dieu !

Ici commence ton voyage :
Si tu n'allais pas revenir !
Ta pauvre mère est sans courage,
Pour te quitter, pour te bénir.
Travaille bien, fais ta prière :
La prière donne du cœur ;
Et quelquefois pense à ta mère,
Cela te portera bonheur.

Va, mon enfant, adieu ! etc.

Il s'en va donc par la vallée,
Gagner son pain sous d'autres cieux
Longtemps, longtemps et désolée,
Sa mère le suivit des yeux ;
Mais lorsque sa douleur amère
N'eut plus son cher fils pour témoin,
Elle pleura, la pauvre mère,
L'enfant, qui lui disait de loin :

Ma bonne mère, adieu ! etc.

———

LE ZOUAVE.

Je suis Francœur, caporal des zouaves,
A la guerre je suis un démon,
J'ai toujours combattu en brave,
J'ai bravé le feu du canon.
Je vais vous raconter l'histoire
D'un jeune prussien donc j'ai tué,
Jamais je ne l'oublierai,
J'en garderai toujours la mémoire.

Refrain.

Je suis zouave, oui je le sais bien
Tout n'est point rose à la guerre,
Ca serait peut-être mon tour demain,
Ma foi, tant pis, je remplis mon verre
Au souvenir de ce prussien.

C'était un noble volontaire
Fils au moustache, aux grands yeux bleus,
Brave comme un vieux militaire
Perdant un coup et portant deux,
Bien malgré moi ma baïonnette
Frappe au cœur du vaillant garçon ;
Il chantait des nouveaux annonces,
Oui j'ai compris adieu Juliette. *Refrain.*

A ses côtés je m'agenouille,
Espérant de lui porter secours,
Je prends mon mouchoir, je le mouille
D'une eau que j'ai point toujours,
Ce pauvre murmurait de vivre,
Il me dit merci caporal ;
Ce merci m'a plus fait de mal
Qu'un coup de feu dans ma poitrine. *Refrain.*

Lorsque j'entr'ouvris sa tunique
Je vois encore son corps tout sanglant,
Ces cheveux noirs, tant de reliques
De sa maîtresse qui l'attend,
Pardonnez-moi pauvre petite,
Si j'avais un instant songé
Qu'au pays m'attends Marguerite,
J'aurais sauvé ton fiancé. *Refrain.*

Lorsque sa tête tombe à terre,
Je vois encore son corps suspendu
Un médaillon, c'était sa mère,
De pitié mon cœur est ému,
Je porte vaillamment les armes
A cette armée où j'ai tremblé,
On aurait dit, mes bons amis,
Que ce portrait versait des larmes. *Refrain.*

BAL CHEZ BOULÉ.

Dimanche après les vêpres,
Y aura bal chez Boulé ;
Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.

Vogue, beau marinier, vogue,
Vogue, beau marinier.

Mais il n'y va personne
Que ceux qui savent danser.
Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.

Louison Blé, comm' les autr's,
Voulut itou y aller.
Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.

Non, li dit sa maîtresse,
T'iras quand l'train s'ra fait.
I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner.

I s'en fut à l'étable
Ses animaux soigner :
Prit Barett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.

Prit Barrett' par la patte,
Et Caillett' par le pied.
Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller.

Quand tout son train fut fait,
I s'en fut s'habiller,
Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.

Mit son gilet barré
Et ses souliers francés.
Quand i fut habillé,
I s'en fut chez Boulé.

Quand i fut habillé,
I s'en fut chez Boulé.
Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.

Quand i fut chez Boulé,
I se mit à danser.
Quand il eut bien dansé,
I s'en alla s'coucher.

MON AME A DIEU, MON CŒUR A TOI.

La voile est à la grande hune,
Disait un Breton à genoux.
Je pars, pour chercher la fortune,
Qui ne veut pas venir à nous,
Je reviendrai bientôt, j'espère,
Sèche tes yeux, prie, attends-moi,
En te quittant, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis*) mon cœur à toi.

Pour rendre le sort favorable,
Chantaient les marins à loisir,
Il faut vendre son âme au diable,
Et donner son cœur aux plaisirs,
Mais lui, songeant à sa chaumière,
Plein de tendresse et plein de foi,
Il répétait, ma bonne mère,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

Errant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor,
Et puis, il retourne au village,
C'est pour sa mère tout son or,
Mais il lit ces mots sur la pierre ;
Je pars aussi, mon fils, plains-moi ;
Mais dans le ciel, comme sur terre,
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi,
Oui dans le ciel, comme sur terre.
Mon âme à Dieu, (*bis.*) mon cœur à toi.

SI TU PARTAIS.

La flotte est là, brillante et pavoisée,
Prête à livrer un combat incertain,
Et dans tes yeux, moi j'ai lu ta pensée,
Tu veux encor partager son destin,
Déjà la mort sur cette voile altière
Etend, mon fils, les ailes du trépas,
Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis*
Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Je vois, mon fils, dans ton âme attendrie,
L'affreux combat, qui seul te fait pâlir,
Ta mère en pleurs, et ta mère-patrie,
Faible, tu veux et rester, et partir,
L'une te crie, " allons à la frontière."
L'autre te dit, en te tendant les bras,
Je le sens là, là dans mon cœur de mère, } *bis*
Si tu partais, tu ne reviendrais pas.

Sa mère encor pressait toute tremblante,
Le matelot debout sur le rempart,
Mais plus d'espoir! dans l'air, qui l'épouvante
A retenti le canon du départ,
Cédant enfin à cette voix guerrière,
La voix du cœur n'enchaîne plus ses pas.
Adieu, je pars ! adieu, ma bonne mère, } *bis*
Je reviendrai, crois-moi ne pleure pas.

LES TROIS TEMPS DU VERBE AIMER.

Si rêveur, sortant du village,
Vous rencontrez dès le matin
De blondes enfants sous l'ombrage,
Courant et se donnant la main ;

Vous irez vers la plus gentille,
Et lui direz : " Un jour viendra
Où vous *aimerez*, jeune fille,"
Alors l'enfant vous sourira. } *bis.*

Sur quelque solitaire rive,
Si, par un beau soir de printemps,
Vous rencontrez, seule et pensive,
Brune fillette de seize ans,
Dites-lui bas, passant près d'elle ;
" Votre amant vous épousera,
Car vous l'*aimez*, mademoiselle !
Et la fillette rêvera. } *bis.*

A l vieille qui va tremblante,
Et dont les attraits sont flétris,
Dites-lui : " Vous fûtes charmante
Bien doux était votre souris,
Quand vous étiez fraiche et vermeille,
Ce temps jamais ne reviendra,
Vous *avez aimé*, bonne vieille !"
Alors la vieille pleurera ! } *bis.*

V. Baron.

LE CANADIEN EXILE.

Un Canadien errant
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressait ces mots.

" Si tu vois mon pays,
" Mon pays malheureux,
" Va dire à mes amis
" Que je me souviens d'eux.

" Pour jamais séparé
" Des amis de mon cœur,
" Hélas ! oui, je mourrai,
" Je mourrai de douleur.

" Plongé dans les malheurs,
" Loin de mes chers parents,
" Je passe dans les pleurs
" D'infortunés moments."

A. LAJOIE.

ELOGE DES CHEVEUX ROUX.

AIR :—*J'aime à voir les hirondelles.*

Nous voyons chacun dans ce monde
Avoir ses penchants favoris ;
L'un adore une femme blonde,
Des brunes un autre est épris ;
Les cheveux châtains ont fait naître
Tendres soupirs, aveux bien doux ;
Moi, je vous surprendrai peut-être,
Mais je suis pour les cheveux roux.

En se promenant dans la ville,
A chaque pas on voit marcher.
Des blondes, des brunes par mille !
Les rousses, il faut les chercher.
Suivez-vous, gentille brunette,
Vingt jeunes gens font comme vous ;
Mais on voit plus souvent seulette
La jeune fille aux cheveux roux.

Tarquin adorait de Lucrèce
L'air noble, le nez aquilin ,
Catulle aimait de sa maîtresse
Le joli bras et l'air malin ;
Ce fut pour les beaux yeux d'un pâtre
Qu'Hélène trompa son époux ;
Mais Antoine de Cléopâtre
Aimait surtout les cheveux roux.

S'il faut en croire un vieil adage,
Les yeux sont le miroir du cœur ;
Les cheveux prouvent davantage,
Et je juge sur leur couleur ;
La blonde est souvent nonchalante,
La brune se met en courroux ;
Mais l'âme doit être brûlante
Lorsque l'on a les cheveux roux;

LA CROIX SOLITAIRE.

Au pied de la croix solitaire,
Où le vent fait mugir les bruits,
Pauvre Hérie loin de ta mère
Pourquoi braves-tu le froid des nuits.

Il m'a dit de venir l'attendre
Au pied de la croix du grand chemin,
Il m'a trompé, oui j'en suis sûre (*bis*)
Il reviendra demain matin.

L'anneau que mon doigt possède
Là où donc tu vois briller l'or,
Cet anneau est de fiancé,
D'ou je le tiens je le tiendrai encore.
On m'a dit que sa sépulture,
S'éleva dans un pays lointain,
On m'a trompé, oui j'en suis sûre (*bis*)
Il reviendra demain matin.

Il ne reviendra plus encore,
Mais du moins je l'attends toujours,
Sur sa bouche il se décolore
Respirant un doux chant d'amour.
Ah mon Dieu ! pourquoi m'ôter la vie,
En m'ôtant celui que j'aimais,
Là où peut-être où il m'oublie (*bis*)
Il ne reviendra plus jamais.

LES REGRETS DE MES AMOURS.

Autrefois j'étais votre amie,
Ce bonheur ne dura qu'un jour ;
J'ai cru ma puissance affermie,
Je comptais trop sur votre amour.
Aujourd'hui près d'une autre belle
Vous oubliez vos tendres vœux,
Vous l'aimez, restez-lui fidèle,
Oubliez-moi, soyez heureux.

Ne redoute pas ma colère,
Ni mon extrême désespoir,
Si cette belle a su vous plaire,
Avec bonheur je veux la voir ;
Pour troubler votre douce ivresse
Je porte un cœur trop généreux,
Ma vengeance c'est là ma tendresse,
Oubliez-moi, soyez heureux.

Si dans le combat je succombe,
Le malheur qui me tend la main,
Si la peine me conduit vers la tombe,
Peut-être que j'y serai demain.
Quand viendra mon heure dernière,
Pour vous faisant toujours des vœux,
Je redirai dans ma prière,
Oubliez-moi, soyez heureux.

LA LIBERTÉ, LA PATRIE ET L'HONNEUR.

Air : *Du troubadour.*

O Canadien, qu'illustra le courage,
Viens à ma lyre inspirer de doux chants ;
Ton nom toujours a bravé l'esclavage,
Ton bras armé fut l'effroi des tyrans.
    Ta voix mâle et sonore,
    Répèterait encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Aimant la paix, fuis les yeux du sicaire
Qu'un fer en main, on lâche contre nous ;
Mais si jamais un pacha téméraire
Vient à braver les lois et ton courroux,
Ta voix mâle et sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Quoi ! voudrais-tu, sur le sol de tes pères,
Dans la poussière ensevelir ton front ?..
N'entends-tu pas gémir leurs cimeterres,
Et leurs os bruire aux champs de Carillon ?
Mais non ! ta voix sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

Salaberry conquit par sa vaillance
Ceux qui juraient d'ensanglanter nos champs ;
Mais Papineau sait par son éloquence
Rompre, au sénat, les projets des méchants.
Mais non ! ta voix sonore
Soudain répète encore
Ces mots sacrés que te redit ton cœur :
La liberté, la patrie et l'honneur !

LA FRANCE N'A PLUS DE ROI.

Mes bons amis j'ai quitté mon village,
Bien jeune encor pour aller à Paris,
Mais je reviens, nous sommes du même âge,
Causons un peu des parents, du pays.

Que dites-vous? parlez-vous politique?
Dites-moi donc ce qui se passe ici;
Et de la guerre et de la république
Voyons un peu ce que disent mes amis.

Refrain.

Pourquoi gardez-vous le silence,
Mes bons amis répondez-moi,
Quoi n'aimez-vous plus la France
Depuis qu'elle n'a plus de roi.

Mon bon Justin qu'est devenu ton frère,
Et toi Simon où sont donc tes deux fils?
Tous trois sont morts dans cet horrible hiver
Qui dévastait la moitié du pays.
Est-ce l'empire, est-ce la république,
Qui fait verser tout ces sangs généreux?
Cherchons amis, soyons logiques,
Qui a trahi son pays et son Dieu. *Refrain.*

C'est à Sédan qu'un homme sans entrailles
Vendît sa mère et rendît son épée,
Oui c'est un lâche, au milieu des batailles
Devant Guillaume il osa s'incliner.
Je le bannis, frères, au nom de la France,
Ne pensons plus, c'est un traître, un ingrat,
Pour ne songer qu'au jour de la vengeance.
Allons, debout amis, soyons logiques. *Refrain.*

Enfin Justin, répondit mon bon père,
Oui c'est assez de rois et d'empereurs,
Car nous voulons sous ta noble bannière,
Vengeant nos frères et défendant notre honneur,

O république, aimable souveraine,
Sur tes enfants jette un tendre regard,
Et que l'Alsace et la belle Lorraine
Nous soient rendu sous ta noble bannière.

Refrain.

Ne gardons plus le silence
Mes bons amis, et que nos voix
S'élèvent pour chanter la France,
Et pour maudire tous les rois.

LES FEMMES BAVARDES.

AIR :—*Connu.*

L'on peut rendre un commis affable,
Rendre un usurier généreux,
Rendre un égoïste charitable,
Rendre un poltron courageux.
Rendre un procureur fort traitable
Rendre un financier délicat,
Mais rendre une femme raisonnable,
Ca ne se peut pas. (*bis.*)

Une femme va-t-elle chez sa voisine,
C'est toujours pour y babiller,
Et pour jaser, on le devine
Sur tous les cancans du quartier.
De tout elle se mêle, tout la regarde,
De rien en fait long comme le bras,
Mais dire qu'une femme n'est pas bavarde,
Ca ne se peut pas. (*bis.*)

Une femme a-t-elle une robe nouvelle,
Elle veut aussitôt se montrer,
Elle ne peut pas rester chez elle,
Elle veut toujours se promener ;
Elle consulte sa toilette,
Le miroir range ses appas.
Mais dire qu'une femme n'est pas coquette,
Ca ne se peut pas. (*bis.*)

En mariage sont-elles en recherche,
On les voit aussitôt changer ;
Elles sont précieuses et pimbêches,
A peine osent-elles vous parler.
Mais quand elles sont en ménage
De leur mari tiennent peu de cas,
Mais dire qu'une femme n'est pas volage,
Ca ne se peut pas. (*bis.*)

Malgré cela s'il n'y avait plus de femmes,
Les hommes seraient bien malheureux,
A qui prodigueraient-ils leurs flammes,
Si ce n'est au sexe aux yeux bleus ?
On a beau dire de vous, mesdames,
Toutes sortes de choses, et cœtera,
Que les hommes se passeraient de femmes.
Ca ne se peut pas. (*bis*)

GARIBALDI.

Je viens pour punir le tyran,
Allons prussiens, faites-moi place,
C'est moi, Garibaldi, qui passe,
C'est la terreur de tous vos rangs,
Le protecteur de l'Amérique,
Le défenseur et rédempteur
Rédempteur de la République.

Refrain.

C'est moi qui suis Garibaldi,
Tremblez, prussiens, à ma présence,
Je viens pour secourir la France,
Protège cette liberté, cette liberté.

Je veux brûler tous vos drapeaux,
Je veux pleumer votre œil noir,
Je veux vous apprendre, oh barbares !
De mieux respecter les pays ;
Bientôt, bientôt, cette jalouse
Vous les verrez dans vos pays
Ces hommes à la chemise rouge,
Les plus terribles ennemis. *Refrain.*

Mettre le feu dans ces pays,
Pays viole l'innocence,
Vous ne méritez pas la France,
Un Dieu vengeur doit vous punir,
Le ciel m'envoie pour la défendre
Pour la rendre sous ses lois,
Allons, il ne faut pas se rendre,
Garibaldi ne se rend pas. *Refrain.*

C'est moi qui crie à haute voix,
Voici l'ennemi qui s'avance,
Croyant d'anéantir la France
De la soumettre sous ses lois,
Allons, courons à la vengeance,
Allons, mes fils, soyez fidèles à moi,
Je jure de secourir la France
Et la soumettre, peuple et roi. *Refrain.*

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON.

AIR :—*Connu.*

Deux gendarmes, un beau dimanche,
Chevauchaient le long du sentier,
L'un portait la sardine blanche,
L'autre le jaune baudrier,
Le premier dit d'un ton sonore,
Le temps est beau pour la saison,
Brigadier, répondit Pandore, } *bis*
Brigadier, vous avez raison. }

Ah ! c'est un métier difficile :
Garantir la propriété,
Protéger les champs et la ville
Du vol et de l'iniquité.
Pourtant l'épouse que j'adore
Repose seule à la maison.
Brigadier, etc.

La gloire, c'est une couronne
Faite de rose et de laurier;
J'ai servi Vénus et Bellone,

Je suis époux et Brigadier ;
Mais je poursuis ce météore
Qui, vers Cholchos, guida Jason.
Brigadier, etc.

Phébus au bout de sa carrière,
Put encor les apercevoir ;
Le Brigadier, de sa voix fière,
Réveillait les échos du soir.
Vois, dit-il, le soleil qui dore
Ces verts côteaux, à l'horizon.
Brigadier, etc.

Puis ils cheminèrent en silence ;
On n'entendit plus que le pas
Des chevaux marchant en cadence.
Le Brigadier ne parlait pas ;
Mais quand parut la pâle aurore,
On entendit un vague son :
Brigadier, répondit Pandore, } *bis*.
Brigadier, vous avez raison.

LE PAYS.

Air :—*Les Louis d'Or*.

Pourquoi quitter notre patrie,
Canadiens, pour un ciel meilleur ?
Pourquoi passer toute la vie
A courir après le bonheur ?
Eh ! quoi, serait-elle maudite
Le terre de notre berceau ?

Ne pourrions-nous que par la fuite
Cesser d'y trouver un tombeau ?
L'illusion de l'espérance
Nous séduit tous, ô mes amis,
Mais bonheur, plaisir, abondance,
Tout cela se trouve au Pays.

J'ai versé des larmes amères,
En voyant sur tous les chemins
Nos enfants, nos amis, nos frères
Partir en tristes pélerins.
Et nous, si quelqu'un vient nous dire,
" Le vrai bonheur est aux Etats."
Oh ! ne nous laissons pas séduire,
Non, le bonheur n'est pas là-bas.
Dans le désert, c'est le mirage
Qui séduit les yeux éblouis ;
Fuyons cette menteuse image,
Le vrai bonheur est au Pays.

J'ai vu sur nos belles montagnes
Des habitants venus d'ailleurs ;
J'ai vu nos fertiles campagnes
Enrichir des colons meilleurs.
Tandis que notre cœur de glace
Va chercher un climat plus doux,
Un autre au pays prend la place,
Et recueille ses fruits pour nous.
Je suis jaloux quand je contemple
Ses coffres, ses greniers remplis ;
Mais il vient nous donner l'exemple,
Et nous faire aimer le Pays.

Amis, mettons-nous à l'ouvrage,
Le travail donne les trésors,
Et qu'un intelligent courage
Vienne soutenir nos efforts.
Quand on la cultive et qu'on l'aime,
La terre de nos Canadas,
Elle est d'une richesse extrême,
Et ses flancs ne s'épuisent pas.
Elle nous rend avec usure
Tous les biens qui lui sont commis,
Mais souvent elle les mesure
A notre amour pour le Pays.

Voyez, qu'il est beau le rivage
Auquel on nous fait dire adieu !
Ailleurs, point de plus belle plage,
Ailleurs, point de ciel aussi bleu.
Aimons notre pays d'enfance,
Restons attachés à son sein.
Le Souvenir et l'Espérance
Ici se tiennent par la main.
Vivons où vécurent nos pères,
Comme eux soyons toujours unis,
Et préparons des jours prospères
A nos enfants dans le Pays.

L'Abbé D. MARTINEAU.

CA FAIT TOUJOURS PLAISIR.

De la jeune Timire
Mon cœur est amoureux,
Mais ell' ne fait que rire
De mes plus tendres vœux.

Sa froideur est extrême,
Je ne puis la fléchir ;
Mais qu'importe, je l'aime, } *bis.*
Ca fait toujours plaisir.

Cette beauté charmante
Prend plaisir à mes sons,
Et puis, lorsque je chante,
Elle aime mes chansons.
Si j'exerce ma muse,
C'est pour la divertir ;
Du moins, quand on amuse, } *bis.*
Ca fait toujours plaisir.

Je suis sans conséquence,
Mais mon jaloux rival
Enrage, quand il pense
Que je ne suis pas mal
Cela le désespère,
Il ne peut me souffrir
Il croit qu'on me préfère } *bis.*
Ca fait toujours plaisir.

Bien que sans espérance,
J'aime mieux ses rigueurs
Et son indifférence,
Que d'être heureux ailleurs.
A vouloir trop prétendre,
Je m'en ferais bannir :
Mais la voir et l'entendre. } *bis.*
Ca fait toujours plaisir.

———

LE VIEUX BRACONNIER.

AIR :—*Connu.*

Dans le pays l'on m'appelle
Pierre, le vieux Braconnier.
J'étais, on se le rappelle,
La terreur du beau gibier.
Mais depuis qu'une couronne
De cheveux blancs me coiffa
Je braconne, je braconne, } *bis.*
Un lapin par ci, par là. }

J'étais un buveur terrible,
Et le vin blanc, rouge ou noir,
Descendait comme en un crible
Dans mon vaste réservoir.
Je buvais plus que personne ;
Maintenant ce n'est plus ça !
Je braconne, je braconne } *bis.*
Quelques coups par ci, par là. }

La fortune avec sa roue,
Me fuyait de plus en plus ;
Je ne comptais, je l'avoue,
Pas plus d'amis que d'écus.
A présent que ma main sonne
Quelque argent qu'on me légua,
Je braconne, je braconne } *bis.*
Un ami par ci, par là. }

J'ai pitié de la souffrance,
Car j'ai souffert bien souvent ;
La pauvre vit d'espérance,
Mais il faut du pain pourtant.

Quelquefois j'ai fait l'aumône,
Béni soit qui m'aidera !
Je braconne, je braconne
Quelques sous par ci, par là. } *bis.*

Autrefois, près d'une femme,
Je me posais en vainqueur :
Et j'ai souvent [c'est infâme !]
Fait soupirer plus d'un cœur.
Maintenant, Dieu me pardonne !
En advienne que pourra ;
Je braconne, je braconne
Un baiser par ci, par là. } *bis.*

Maintenant la chose est claire,
Mon voyage est terminé.
Mais, on dirait que sur terre
Le bon Dieu m'ait oublié.
En attendant qu'il me donne
L'ordre qui trop tôt viendra,
Je braconne, je braconne
Quelques jours par ci, par là. } *bis.*

LE JEUNE MOURANT.

Air :—*Albina la Brigandine.*

C'en est donc fait, je vais perdre la vie,
Mourir si jeune c'est mourir deux fois,
Quelques instants, et ce cœur mon ami
Ne battra plus aux accents de ta voix,

Ciel je t'implore, oui malgré mes souffrances
Soutiens mes forces et prolonge mes jours
Je ne tiens plus à ma frêle existence,
Mais je gémis de perdre mes amours.

Quoi le soleil qui promet cette aurore,
A qui l'oiseau fait de si doux accueils,
Vers son midi doit m'éclairer encore,
Et se coucher ce soir sur mon cercueil.
Ciel vois mes pleurs inonder mes paupières,
A mon destin accorde un plus long cours,
Je ne tiens plus à ma triste carrière
Mais je gémis de perdre mes amours.

La blanche fleur émaille de nos prairies
Se montre enfin oracle de mon sort,
Ses tiges naîtres à ses couleurs flétries,
Viennent déjà me présager la mort.
Ciel, prend pitié d'une pauvre victime,
Mon infortune invoque ton secours,
Je ne tiens plus au soufle qui m'anime,
Mais je gémis de perdre mes amours.

Vœux superflus, inutile prière,
Le jour pâlit, et le jeune mourant,
Touchant enfin à son heure dernière,
Avec douleur murmure en expirant :
Oh toi que j'aime, adieu ! ma belle amie,
Un froid mortel me glace pour toujours,
Le coup affreux m'ôte plus que la vie,
Hélas ! je vous perds mes chers amours.

———

LE VIEUX GARCON.

Air :—*Connu.*

Que de bonjours, vous ai-je dit, fillettes,
Mais à présent, il faut vous dire adieu.
J'ai cinquante ans et je porte lunettes,
Pour un galant c'est un bien triste aveu.
Oui, ces adieux, il faut que je les dise.
Sur mes cheveux luit la neige des ans.
Jeune minois auprès de barbe grise } *bis.*
Serait l'hiver à côté du printemps. }

Adieu la brune et la blonde fidèle
Je ne puis plus ni polker, ni valser ;
Non, non le cœur qui bat sous la flanelle
Vers la beauté ne peut plus s'élancer
Adieu ces bals, où j'étalais ma grâce.
Où l'amour à l'Hymen fit plus d'un tour.
Au coin du feu, l'ardent tison remplace } *bis.*
A cinquante ans, les flambeaux de l'amour. }

Amour, adieu, il faut céder la place,
Et mettre bas les armes aujourd'hui ;
Sur ton terrain on perd le droit de chasse
Quand à nos yeux un demi siècle a lui.
Quand j'empruntais quelques flèches légères
A ton carquois, j'allais tout droit au but.
Mais maintenant, pour chasser sur tes terres } *bis.*
Je me tiendrais trop longtemps à l'affût. }

LE DISTRAIT.

Je suis distrait, c'est une maladie
Dont je voudrais à tout prix me guérir :
Mon existence est une comédie,
En mélodrame elle pourrait finir.
Ce serait peu de faire cent folies,
Pour ma santé s'il ne m'en coûtait rien.
Mais, cet hiver, flânant aux Tuileries.
Je suis, trois fois, tombé dans le bassin.
Il faut mourir tel que Dieu vous a fait, } *bis.*
Que voulez-vous, messieurs, je suis distrait !

A chaque instant je fais des maladresses,
Souvent je sors sans avoir déjeûné.
En écrivant, je me trompe d'adresses,
En me rasant je me coupe le nez,
Contre les murs tout frais peints je m'appuie,
A tous les clous j'accroche mon Elbœuf ;
Tous les deux jours je perds un parapluie,
Et contre un vieux je change un chapeau neuf,
Ces quiproquo me vident le gousset, } *bis.*
Que voulez-vous, messieurs, je suis distrait !

Combien de fois en chemin je m'égare,
Combien de fois je donne contre un pieu,
Combien de fois rallumant mon cigare,
Je l'ai fumé par le côté du feu !
Combien de fois, en me trompant d'étage,
Je me couchais dans le lit du voisin . . .
Après avoir confondu son ménage,
Chassé sa bonne et consommé son vin
Si le pauvre homme en rentrant se fâchait, } *bis.*
Je lui disais : pardon, je suis distrait !

Je viens trop tard prendre la diligence,
Où j'ai laissé mes malles au bureau,
Ou bien encor, si j'arrive d'avance,
Au lieu de Reims je m'en vais à Bordeaux.
En omnibus, malheur à qui m'approche.
Sur ses genoux je pose mon paquet,
Et mainte fois, on me vit dans ma poche
Fourrer six sous qu'un monsieur me passait
Mais je lui dis : s'il me prend au collet : } *bis.*
Lâchez-moi donc, monsieur, je suis distrait !

Je viens dîner quand il reste les miettes,
Ou par hazard si je suis ponctuel,
Des invités je brouille les serviettes,
Je bois de l'huile et je prise du sel !
Dans un salon j'ai la main malheureuse,
Je brise tout, je ne fais que faux pas,
Ou je meurtris les pieds de ma danseuse,
Ou je m'asseois sur les chiens et les chats,
Et ces messieurs me mordant le mollet, } *bis.*
Me font sentir combien je suis distrait !

En cinq couplets j'ai peint ma balourdise.
J'en ai, bien sûr, oublié plus de cent,
Car en effet, messieurs, je me ravise,
J'en passais un, c'est le plus important.
Or, ce couplet c'est vous seuls qu'il regarde,
Sans vos bravos je ne veux point sortir,
Applaudissez, ou sinon, par mégarde
Je pourrais bien, moi-même m'applaudir ;
Car c'est à moi que l'auteur s'en prendrait,
Si le public, ce soir, était distrait !

LE RETOUR.

Air :—*Après trente ans.*

Je te revois, mais tu n'es plus la même !
Entre nous deux que s'est-il donc passé ?
Auprès de moi, ta froideur est extrême,
Tes yeux distraits, ton air embarrassé.
Pour oublier les ennuis de l'absence,
A te revoir quand j'ai su parvenir,
Si tu n'as plus que de l'indifférence...
Devais-tu donc me laisser revenir !

Quoique éloigné, je te voyais sans cesse ;
Ton souvenir me suivait en tous lieux ;
Je te rêvais me prouvant ta tendresse,
Me répétant le plus doux des aveux ;
Je te voyais encor versant des larmes
Quand il fallut loin de toi me bannir !...
L'illusion du moins avait des charmes...
Devais-tu donc me laisser revenir !

Tu n'aimes plus. . Mais quel trouble t'agite ?
Ton front rougit, j'entends trembler ta voix
Plus oppressé déjà ton sein palpite,
Et ton regard devient comme autrefois.
Mais, ô douleur !...un autre amour t'enchaine
Ce doux regard, je n'ai pu l'obtenir !
Ah ! pour me faire éprouver tant de peine
Devais-tu donc me laisser revenir !

LA VIERGE DE FRANCE.

Ne pleure plus, vierge de France,
Sur ton pays tant regretté.
Ouvre ton cœur à l'espérance,
Car je te rends ta liberté.
Que Dieu te guide et te protège,
Va-t'en bien loin, bien loin de moi,
Ta voix me rendra sacrilége,
Et j'oublierai mon Dieu pour toi.
Ce Dieu que tu blasphèmes,
M'ordonne que d'être humain,
Que ton Dieu soit le mien (*bis*)
Si tu m'aimes (*bis*).

Sous un beau ciel qui t'a vu naître,
Va dire au Dieu de ton pays,
Que j'aurais pu parler en maître,
Mais comme esclave j'obéis.
Oui tu l'as dit tout nous sépare,
C'était écrit, il faut partir,
Ah ! ma raison déjà s'égare,
Pour moi la tombe va s'ouvrir.
A cet adieu suprême
Mon cœur s'affaiblit, hélas !
Ne m'abandonne pas (*bis*)
Si tu m'aimes (*bis*).

Reste toujours belle et chrétienne,
Vois ton esclave à tes genoux,
Laisse ma main presser la tienne
Ton Dieu n'en sera pas jaloux.

Vois de mes yeux tombe une larme,
Et cette larme elle est de toi,
Et c'en est fait ce dernier charme
En triomphant change ma foi.
Le plus doux des baptêmes
Par toi m'a fait chrétien,
Que ton Dieu soit le mien (*bis*)
Prends pitié de moi si tu m'aimes (*bis*).

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE.

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain,
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine,
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie,
Tous deux jadis nous avons combattu ;
Je m'en souviens, car je te dois la vie :
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en ouviens-tu !

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,
On vit flotter après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?

Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne :
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu ?*

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français abordant en vainqueur,
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes :
Dis-moi, soldat, dis moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil ?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu...Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir ;
Viens-t'en, l'ami, nous pleurerons ensemble,
En attendant un meilleur avenir.
Mais si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

EMILE DEBRAUX.

BÉNÉDICTION D'UN PÈRE.

Ma fille, ô ma fille chérie,
Pour nous quitter tu te mets à genoux,
Tu vas donc quitter la patrie,
Le toit paternel pour celui d'un époux.
Pour la première fois ta chambre sera vide,
J'irai prêter l'oreille au doux bruit de tes pas,
Dans ces foyers d'azels, dans ces jardins arides,
Pour la première fois je ne te verrai plus.

Refrain.

Va pourtant, sois heureuse,
Suis l'époux (*bis*) avec qui je t'unis,
Va pourtant, sois heureuse,
Enfant, je te bénis.

Mais Dieu qui commande à la femme,
De tout quitter pour suivre son époux,
Sans pleurs et sans regrets dans ton âme,
Tu dois suivre celui qui t'éloigne de nous.
Donne-lui donc ton cœur et ta pensée entière,
A lui seul maintenant, à lui tout ton amour,
Mais garde un souvenir, mon enfant, pour ton père,
Qui, éloigné de toi va pleurer plus d'un jour.

Même Refrain.

A vous donc à qui je confie
Ce bien si cher, ce bien si précieux,
Je vous donne plus que ma vie ;
Elle était bien nommée le trésor de mes yeux.

Vous me remplacerez près d'elle sur la terre,
Vous me l'avez juré, vous le jurez encore,
Et puis si vous l'aimez comme elle aimait son
père,
Vous aurez bien payé le prix de mon trésor.

Refrain.

Si ma fille est heureuse,
Dans mon cœur (*bis*) où vous serez unis,
Dans mon cœur avec elle
Enfant, je vous bénis.

UN BAISER DE MON FILS.

Air :—*T'en souviens-tu disait un capitaine.*

Lorsque j'étais au printemps de ma vie,
Et que l'amour remplissait seul mon cœur,
Tendres faveurs d'une femme jolie
Etaient pour moi le suprême bonheur.
Ah ! j'ignorais qu'il fût dans la nature
Un sentiment plus parfait, plus exquis ;
Mais j'ai connu l'ivresse la plus pure
En recevant un baiser de mon fils.

Encor dans l'âge et d'aimer et de plaire,
Déjà mon fils m'occupe constamment,
Et, je le sens, le bonheur d'être père
Est bien plus doux que celui d'être amant.
On est parfois trompé par ses maîtresses,
Soi-même on manque à ce qu'on a promis ;
Mais nul soupçon ne se mêle aux caresses
En recevant un baiser de son fils.

Vous que je vois au sein de l'opulence
Pour des grandeurs vous agiter encor,
Malgré votre or, malgré votre puissance,
Je ne saurais envier votre sort.
Vrais courtisans, chaque jour on vous trouve
De vains honneurs, de titres plus épris !
Connaissez-vous le bonheur qu'on éprouve
En recevant un baiser de son fils ?

En vieillissant nous ne sentons plus naître
Ce feu brûlant que l'on appelle amour ;
Ce feu plus doux, qu'un fils nous fait connaître
Dans notre cœur s'augmente chaque jour ;
Les cheveux blancs, s'ils éloignent les belles,
Rendent pour nous nos enfants plus soumis ;
Et songe-t-on que le temps a des ailes
En recevant un baiser de son fils ?

LES GIRONDINS.

Par la voix du canon d'alarme,
La France appelle ses enfants !
Allons, dit le soldat : Aux armes !
C'est ma mère, je la défends.
Mourir pour la patrie ! [*bis.*]
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. } *bis.*

Nous, amis, qui, loin des batailles,
Succombons, dans l'obscurité,
Vouons, du moins, nos funérailles
A la France ! à la liberté !
Mourir, etc.

Frères, pour une cause sainte,
Quand chacun de nous est martyr,
Ne proférons pas une plainte,
La France un jour doit nous bénir.
Mourir, etc.

Du créateur de la nature,
Bénissons encor la bonté ;
Nous plaindre serait une injure :
Nous mourons pour la liberté.
Mourir, etc.

A. Dumas et Aug. Maquet.

LA MARSEILLAISE.

Allons, enfant de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
Entendez-vous dans nos campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? [*bis.*]

Français, pour nous, ah ! quel outrage,
Quels transports il doit exciter ?
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons [*bis.*] qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? [*bis.*]
Grand Dieu ! par des mains enchainées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinés !
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons [*bis.*] qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez ! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix ! (*bis.*)
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux,
Contre vous tout prêts à se battre.
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;

Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous. (*bis.*)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leurs mères !...
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés ne seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière,
Et la trace de leurs vertus. (*bis.*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! (*bis.*)
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens !
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes ! citoyens, formez vos bataillons ;
Marchons (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos sillons.

ROUGET DE LISLE.

1835.

A L'HON. LOUIS JOSEPH PAPINEAU.

Air :—*T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Noble orateur, sans peur et sans reproches,
Nous célébrons ton retour triomphant.
Vois tout un peuple, au milieu de tes proches,
T'offrir les vœux d'un cœur reconnaissant ;
Pour rendre hommage à ton puissant génie,
Tout canadien vient répéter en chœur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

O Papineau ! reçois le pur hommage
De citoyens que ta voix protégea.
Le Canada publiera d'âge en âge
Que des tyrans ton talent les vengea.
De ton pays entend la voix chérie,
Dans l'avenir redire en ton honneur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis.*

Pour diffamer ton noble caractère,
En vain la haine exerce sa fureur :
Comme un serpent qui rampe sur la terre,
Elle s'enfuit devant ton bras vengeur.
En t'écoutant tu sais forcer l'envie
A répéter ces chants en ton honneur :
Vive à jamais l'espoir de la patrie
Et de nos droits l'illustre défenseur. } *bis*

Le Mirabeau du nord de l'Amérique
A terrassé les tyrans, leurs amis :
Il a conquis la couronne civique,
En terminant les maux de son pays.
Tu l'entendras cette terre affranchie,
Te répéter pour prix de son bonheur :
Vive à jamais l'honneur de la patrie } *bis.*
Et de nos droits l'illustre défenseur.

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837-38.

O Canada, terre chérie,
Tu penches ton front soucieux !
N'es-tu pas toujours la patrie
Des héros, nos nobles aïeux !
Peuple intrépide et magnanime,
Qui sus garder ta liberté,
Qu'un doux souvenir te ranime,
Tu fus vaincu, jamais dompté !
Des temps les plus fameux levons les voiles sombres,
Vos bourreaux sont flétris d'opprobres éternels !
Honneur, amour et gloire à vos illustres ombres,
Fils de la liberté ! vous serez immortels !

Soudain s'élève un cri de guerre,
Les fils du peuple des trois jours
Font trembler ceux-là qui naguère,
Nous croyaient déchus pour toujours !
Vous êtes morts dans le carnage,
Vaillant Perrault ! brave Chénier !
Vous étiez dignes d'un autre âge
O Cardinal ? O Lorimier !
Des temps, etc.

D'une larme donnons la gloire
Aux martyrs de la liberté !
Ils ont conquis dans notre histoire
L'amour de la postérité !
De ces héros, dans la détresse,
Gardons un pieux souvenir !
Et quand le lion nous caresse,
Frères, songeons à l'avenir !
Des temps, etc.

Au Canada, notre patrie,
Jurons amour, fidélité !
Que d'une voix chacun s'écrie :
" Vive la paix ! la liberté ! "
Mais si quelqu'ennemi vorace
Voulait un jour nous outrager.
Français, sans crainte de sa race,
Ne saurions-nous nous protéger ?
Des temps, etc.

De ce despote sanguinaire
Qu'un jour tu vomis, Albion !
De Colborne es-tu solidaire ?
A-t-il flétri ta nation ?
L'excès de ses vœux sacrilèges
Ebranla ton autorité !
Mais Albion, tu te protèges
En protégeant la liberté !
Des temps, etc.

Tu n'es point né pour l'esclavage
Dieu seul est ton maître ici-bas !
Ta liberté, c'est ton ouvrage !
Oh, mon pays, ne l'oublie pas !

Descendants de plus d'une race,
Puisque Dieu nous a réunis,
Que la haine entre nous s'efface,
Efforçons-nous de vivre unis !
Des temps, etc.

M. FISSIAULT.

LE DRAPEAU DE CARILLON.

O Carillon, je te revois encore !
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Mes compagnons, d'une vaine espérance,
Berçant encor leurs cœurs toujours Français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendront-ils jamais ?
O l'illusion consolera leur vie,
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans attendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain,

Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

Qu'ils sont heureux ceux qui, dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant leur âme consolée,
Voyait la gloire adoucir leurs trépas.
Vous qui dormez sous cette froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous. Apportant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.

OCTAVE CREMAZIE.

PERRETTE ET LE SORCIER.

LEGENDE.

Simples atours et robe blanche,
Gente tournure et frais minois,
Perrette une main sur la hanche
Perrette un jour allait au bois
Seize ans au plus était son âge ;
Sur son chemin elle chantait
Une chanson de son village,
Et vers le bois toujours marchait.
Les roses sont ouvertes,
Mes enfants, écoutez ma voix ;
Quand les feuilles sont vertes,
Il ne faut pas aller au bois.

Perrette se perdit en route ;
Dans le bois il faisait si noir :
Perrette regarde, elle écoute
Sans rien entendre et sans rien voir.
Soudain, au milieu du silence,
Parait l'ombre du Braconnier ;
Sur la jeune fille il s'élance,
Car c'était un méchant sorcier.
Les roses, etc.

Le lendemain revint Perrette,
Mais on ne la reconnut pas ;
De la jeune fille coquette
L'âge avait alourdi le pas.
Son front, hélas ! avait des rides
Sa tête avait des cheveux blancs.
Les bras tendus, les yeux humides,
Perrette chantait aux passants :
Les roses, etc.

Tel est le récit, qu'au village
On faisait au coin du foyer
Et tous les enfants d'âge en âge
Croyaient " Perrette et le Sorcier "
Mais aujourd'hui les jeunes filles,
Sitôt que revient le printemps,
S'en vont courir sous les charmilles
Et n'écoutent plus leurs parents.
Les roses, etc.

MON REVE A MOI.

Mon rêve à moi c'est une maisonnette
Aux mûrs blanchis où grimpent dans les creux
Le lierre aimant et la vigne coquette,
Parant son sein de ses fruits savoureux :
C'est un côteau, quelques arbres, de l'ombre,
C'est un ruisseau, c'est un chien, c'est un nid
Où les oiseaux jasent, chantent en nombre,
Un coin de terre où le bon Dieu sourit. } *bis*

Mon rêve à moi c'est une tendre épouse,
De son amour faisant son horizon,
De mon bonheur, fière, heureuse et jalouse,
De ses propos égayant la maison.
Sachant toujours trouver d'autre caresse,
Pour écarter les chagrins de mon cœur,
N'ayant pour moi que baiser, que tendresse,
Un ange enfin ! oui, du ciel une fleur. } *bis*

Mon rêve à moi c'est le ciel sans nuage ;
C'est la moisson déployant son drap d'or ;
C'est le repos quand viendra le vieil âge,
Et des enfants pour unique trésor ;
C'est, en un mot, la paix sur cette terre,
C'est le soleil luisant pour tout mortel,
C'est un Dieu bon pour tous et pour ma mère,
Me bénissant quelque jour à l'autel. } *bis*

———

UN REVE.

MELODIE.

J'avais juré, quand je sentis mon âme
Voler vers vous dans un rêve enchanté,
J'avais juré de vous aimer, ô femme,
Plus que ma mère et pour l'éternité !
Le rêve cesse et mon cœur vous oublie } *bis.*
Faut-il hélas ! que vous l'ayez blessé. }
Vous me trompiez, je vous reprends ma vie } *bis*
Eloignez-vous, mon amour est passé. }

Je ne crains plus, dangereuse sirène,
L'éclair brûlant qui glissait chaque jour
Sous les longs cils de vos grands yeux d'ébène,
Mon pauvre cœur est glacé, sans retour.
Oui, votre image autrefois si chérie } *bis.*
Va s'effacer de ce cœur offensé. }
Vous me trompiez, je vous reprends ma vie, } *bis*
Eloignez-vous, mon amour est passé. }

Peut-être, hélas ! aux jours de ma vieillesse,
Vous évoquant au milieu d'un soupir,
Comme un écho de ma triste jeunesse,
J'aurai pour vous, ô femme, un souvenir ;
Mais aujourd'hui que mon cœur saigne encore } *bis.*
De l'abandon où vous l'avez laissé !... }
Ah ! c'est en vain que votre voix m'implore, } *bis.*
Eloignez-vous, mon amour est passé. }

———

LE CASQUE DE MON PÈRE.

Air :—*Le fils de Grébouille.*

Voici le casque de mon père,
Noble débris qu'il m'a laissé,
Je le conserverai j'espère,
Car c'est pour moi tout un passé.
Lorsque vînt son heure dernière
Il nous en parlait très souvent ;
Voici le casque de mon père,
A l'épreuve du vent.

C'était le jour de son mariage
Qu'il l'étrennait, il n'eût point tort,
C'était prudent, car en ménage
Le vent parfois soufle bien fort,
Pourtant, si l'on en croit ma mère,
Il fut toujours tendre et galant.
Voici le casque de mon père,
A l'épreuve du vent.

Vous dirai-je enfin que les mites
Ont respecté ce poil soyeux,
Bien qu'ayant un peu l'air marmite,
Ces casques-là sont précieux.
Si cette façon vient à renaître,
J'en aurai un avant longtemps.
Voici le casque de mon père,
A l'épreuve du vent.

Examinez ces deux oreilles
Faites pour braver les haut temps,

Ce sont aujourd'hui des merveilles,
Car c'était la mode du temps
Avec ce casque j'irai en guerre
Battre le czar et le sultan.
Voici le casque de mon père,
A l'épreuve du vent.

LA JEUNE JUIVE QUE J'ADORE

Jeune juive, ô toi que j'adore,
A genoux je viens te bénir,
Pourrai-je mourir si jeune encore,
Hélas ! que vas-tu devenir.
Viendra-tu prier sur la pierre
Qui doit me cacher à tes yeux.
Mais une juive sans la prière } *bis.*
N'arrivera pas jusqu'aux cieux. }

Que ta croyance soit la mienne,
Fille du désert vient à moi,
Ma main va te faire chrétienne,
Enfant de la divine foi,
Déjà la céleste lumière
Brille sur ton front gracieux,
Mais les anges dans leur prière, } *bis.*
Porteront ton nom dans les cieux. }

Jumina reçois goutte à goutte
L'eau qui nous fait enfant de Dieu,
Ma main va te tracer la route
Qui doit nous conduire au saint lieu,

Une croix sur ton front placée,
En sera le signe glorieux,
Ne pleure plus, ma fiancée,
Nous nous reverrons dans les cieux. } *bis.*

Garde bien la foi de nos pères,
Elle sera ton unique appui,
Là-haut je prierai pour tes frères,
Si Dieu me reçoit près de lui.
Ne sent-tu pas ma main glacée,
Déjà je vais quitter ces lieux.
Adieu ! adieu ! ma fiancée,
Nous nous reverrons dans les cieux. } *bis.*

LA REPUBLIQUE DE 1870-71.

(CHANT FRANÇAIS.)

Entendez-vous ces longs cris d'allégresse,
Entendez-vous les chants des travailleurs,
C'est le pays enfin qui se redresse,
Débarrassé du joug des oppresseurs,
La France peut respirer à son aise,
Et regarder non sans verser des pleurs,
Son corps meurtri dans l'ardente fournaise,
Où l'étranger a ri de ses douleurs.

Refrain.

Bien douce paix (*bis*), régénère la France,
Elle peut croire à la prospérité,
Ton ère, ô paix, porte avec l'espérance
La liberté, la li - - - - - berté. (*bis*)

Pendant sept mois la France déchirée,
De son bonheur vit le cours suspendu,
Les Allemands courant à la curée,
Marchant vainqueur sur notre sol vendu.
Napoléon a Sédan, comme un lâche,
Sans nul regret livrait aux ennemis
Cent mille soldats croyant finir leur tâche
En démembrant notre noble pays.

Bien douce paix, etc.

Elle a cessé la lutte fratricide
Qui divisait le pays en deux camps,
Quand l'univers devait servir de guide,
Paris levait ses étendards sanglants.
Et maintenant que la Commune est morte
La France a pris son glorieux drapeau,
En écrasant d'une main ferme et forte
Ceux qui voulaient le descendre au tombeau.

Bien douce paix, etc.

Enfin la paix fut signée, et l'audace
Encore a triomphé des droits.
L'Allemand prit la Lorraine et l'Alsace,
Ses fils amis France pense à toi.
Bien douce paix ta corne d'abondance
Dans nos sillons répandra quelques fleurs,
Français, amis, ne songeons qu'à la France,
Unissons-nous, rendons-lui sa splendeur.

Bien douce paix, etc.

———

LE RETOUR DE LA GUERRE.

En revenant de la guerre
J'ai appris à travailler,
A présent je sais tout faire,
Je suis de tout métier,
Je suis serrurier, fabriqueur, tailleur, ferlonneur,
Joueur de violon, je suis passe-taillon,
J'ai gagné ma vie qu'au son.

Je fais des belles ceintures,
Des beaux colliers d'argent magnifiquement,
Les Bostonnais vont nous prendre aux pieds,
Moi tout orgueilleux j'ai tourné le talon,
La poudre au vent, la mèche allumée,
Je jette ma bouteille, mon flacon, mon buberon,
Mettez la table dans la cuisine,
Je serai heureux pourvu que je dîne,
Ah! vivons tous contents.



TABLE DES MATIÈRES.

